

✕ Alice Zeniter, *L'Art de perdre* ✕
Paris, Flammarion 2017, 506 p., 22 €.

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2018/1 n° 1320**, PAGES 166 À 167

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.4095

Date de mise en ligne : 20/04/2018

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2018-1-page-166?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Alice Zeniter, *L'Art de perdre*

Paris, Flammarion 2017, 506 p., 22 €.

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4095>

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2018

Pagination : 166-167

ISBN : 978-2-919040-40-7

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Alice Zeniter, *L'Art de perdre* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1320 | 2018, mis en ligne le 01 janvier 2018, consulté le 18 avril 2018. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/4095>

LIVRES

Pour autant, Zeghidour « *revisite sans un iota d'aigreur ce passé commun qui attend d'être enfin partagé* ». Ce ton est une méthode et une pédagogie de la relation. Sans compromissions. Car, sans en faire un absolu, il faut interroger « *les stigmates mentaux inconscients* » laissés par le régime colonial chez « *les héritiers = désormais tous citoyens = des uns et des autres, d'ici et de là-bas* ». Ce retour vers l'enfance pour « *ce rejeton* » de *fellah*, devenu parisien, maniant

la langue française avec élégance et brio, est une façon de retrouver une part de soi. Nulle origine ou racine ici, juste la nécessité de raviver les nuances du manteau d'Arlequin d'un citoyen du cru et du moment. « *Alors, suis-je vraiment un étranger à Paris, un immigré, un "issu" de je ne sais quoi où ni quoi, un binational ou un Français, non pas tout court mais tout long, tout au long d'un bon siècle et demi d'Histoire et d'histoires ?* »

M.H.



Alice Zeniter
L'Art de perdre

Paris, Flammarion,
2017, 506 p., 22 €.

L'Art de perdre retrace l'odyssée harkie. Qu'importe l'étymologie, le terme renvoie dans les consciences au « traître ». À l'instrumentalisation par le nationalisme algérien

répondent le paternalisme, l'indifférence et/ou le mépris de la France. Et une ignorance telle que beaucoup découvrent ici ce qu'ont vécu des hommes, des femmes et des enfants affublés, indistinctement et *ad vitam aeternam*, de la terrible appellation d'origine incontrôlée. Mal nommé, mal pensé... on n'est pas loin de Camus.

Zeniter mêle un peu de son histoire, une documentation (envahissante, parfois discutable) et ce qu'il convient de fiction pour combler les ratés de la transmission. Elle raconte l'histoire d'une famille sur trois générations. Depuis le grand-père Ali jusqu'à Naïma, la petite fille moderne, qui ne craint ni la bibine ni des galipettes d'un soir, en passant par Hamid, le fiston et père qui s'est muré dans le silence, la page blanche sur laquelle « *chacun est libre de projeter ses fantasmes* ». À l'heure où Naïma raconte, Paris est secouée par des attentats islamistes, elle « *est la première depuis des générations à ne pas avoir entendu le cri que pousse un homme quand il meurt de mort violente* ». Zeniter travaille ici la question des générations qui doivent faire avec les silences de leurs aînés. Se débrouiller des traces pour triturer le nœud de l'origine et de l'émancipation,

de l'histoire et du devenir, de la torpeur et du mouvement, de la fidélité et de la liberté.

Le livre est divisé en trois parties d'inégale valeur. Les pages sur l'Algérie renferment plus de souffle, d'émotion, de chair aussi que celles, par trop mécaniques, sur l'arrivée en France et l'émancipation de Hamid. Dans la dernière partie, Naïma, qui travaille dans une galerie, doit préparer une rétrospective sur Lalla, un peintre algérien exilé, avec, à la clef, l'obligation de se rendre en... Algérie.

Dans « *l'Algérie de papa* », Zeniter restitue les complexités de la guerre, en démonte les ressorts pourris à l'origine de la cruelle bifurcation, le cycle des manipulations et des représailles qui s'abattent sur une population otage (relire *Le Journal* de Feraoun). « *Choisir son camp n'est pas l'affaire d'un moment et d'une décision unique, précise.* » Surtout que se superposent de vieilles inimitiés et de fraîches jalousies. C'est d'ailleurs pour ce protéger d'un clan hostile qu'Ali oriente les recherches de l'armée française. « *Il fait le choix, se dira Naïma plus tard (...) d'être protégé d'assassins qu'il déteste par d'autres assassins qu'il déteste.* » Phrase terrible et révélatrice. Mais le nationalisme interdit toute nuance et « *c'est celui qui a tué qui décide* » ! Il faut vite partir.

À Rivesaltes ou à Jouques, les fidèles harkis sont parqués dans des camps. Ils sont surveillés, soumis à des autorisations de sortie, logés dans des baraques de tôle et de carton, bourrés de neuroleptiques... La France accueille les siens derrière des barbelés.

Affleurent ici l'intime des émotions, des non-dits, de l'inavouable, ce qui traverse les corps et les âmes, les construits ou les détruits, les forme ou les déforme. Viendra aussi la distance entre Hamid et Ali. La douleur d'un père car « *son incapacité à saisir le présent le rend incapable de construire le futur* ». Zeniter égrène les mobilisations des jeunes – sans un mot sur la Marche de 1983 qui rassembla enfants de harkis et d'immigrés.

Les blancs – et les peurs – de cette histoire forment l'héritage de Naïma qui décide, finalement, d'aller en Algérie. Zeniter circonscrit à merveille les enjeux de ce voyage : « *Au lieu de poser ses pas dans les pas de son père et de son grand-père, elle est peut-être en train de construire son propre lien avec l'Algérie, un lien qui ne serait ni de nécessité ni de racines mais d'amitiés et de contingences.* » Ici résonne le poème d'Elizabeth Bishop, *L'Art de perdre*. L'Algérie de Naïma ne sera ni un point d'arrivée ni une certitude. Juste une façon de se remettre en... « mouvement ». De l'intérêt, *in fine*, de l'étymologie.

M. H.